

Représentation de l'insupportable : Où l'on comprend que l'insupportable n'est pas le Réel

Je suis à un colloque avec une femme et je parle à diverses personnes dont à un ami un peu enveloppé avec des cheveux roux et des lunettes, qui ressemble un peu à Paul Mercier. Plusieurs fois il fait son sketch de désespéré, je ne sais plus pour quelle raison.

On est sur une mezzanine au-dessus d'une fosse, une salle de spectacle avec une scène au fond. Il me parle de son problème, de sa femme qui est partie. Il est assis sur la rambarde, tournant le dos au vide. Avec un sourire malicieux, il lève ses pieds afin de rester en équilibre sur la rambarde, avec les fesses comme seul appui, oscillant comme un pendule. Je lui dis « ne fais pas ça ! » trop tard, il bascule à la renverse. Vu la hauteur, il a toutes les chances de mourir.

Ça c'était après une pause, un entracte. Avec ma « femme », on cherchait nos bureaux dans les couloirs du théâtre.

Ça avait commençait par mon arrivée dans une grande fête. Parmi les convives installés dehors autour d'une grande table de bois grossier, je reconnais tout de suite ma mère, jeune. Au moment où je la vois, je pose mon vélo, je lui dis « bon anniversaire ! ». Je viens de me rappeler que c'était son anniversaire. Tu ne m'as pas apporté de cadeau ? me dit-elle. Je dis : si, j'y ai pensé mais au dernier moment j'ai oublié. Elle me répond : ah mais il faut absolument que tu me donnes un cadeau ; est-ce que tu ne peux pas appeler quelqu'un tout de suite pour te faire livrer aussitôt ? je pense qu'on est dimanche, qu'il y a bien Amazon, mais qu'en un si bref délai ça ne va pas être possible. Ma mère semble vraiment scandalisée : il lui faut son cadeau tout de suite.

Ma mère jeune, ça me revoit à moi très jeune. Cette histoire de cadeau exigé ne peut s'expliquer que d'une façon : le dit cadeau, c'est le caca, qu'elle a dû me demander avec force. Je me rappelle surtout les très longs moments où elle me laissait sur le pot et où je m'ennuyais comme un chimpanzé mélancolique dans sa cage roulotte de chez Pinder. Je crois surtout que je ne comprenais pas ce qu'elle attendait de moi. Mais je n'osais pas me lever. Je pose mon vélo en la voyant : c'est-à-dire que, lorsqu'elle est comme ça, je n'ai plus besoin de mon phallus, qui visiblement l'indiffère au profit du caca-cadeau. Je mélange un peu avec l'époque actuelle où, avec Amazon, on peut contrer toute constipation, mais quand même pas dans des délais aussi courts.

Le rêve m'est revenu, comme souvent, en chronologie inverse.

Là, je le reprends en resituant la bonne chronologie.

Ensuite, comme très souvent, je suis dans un épisode de traversée du Réel : je suis dans le lieu de la représentation, le théâtre, mais dans les coulisses, les couloirs, c'est-à-dire ce qui n'a pas accès à la représentation, et je cherche à m'orienter. Je ne sais plus où est mon bureau c'est-à-dire que je ne sais plus où j'habite, comme on dit. Je n'ai pas de représentation de l'objet de mon désir, ni même de mon lieu de travail. Je suis perdu dans la foule qui arpente ces couloirs et que je ne peux pas nommer. Ce sont des ombres, des formes à la 6,4,2, comme dit le traducteur qui a rendu en français le texte de Schreber. Je me suis affublé d'une « femme » que je ne reconnais pas, mais

qui est une certitude. Façon de dire : tu cours après l'objet de ton désir, mais il est à côté de toi. S'il est à côté de moi, il est visiblement insuffisant, puisque je cherche encore, mais en cherchant mon bureau, c'est plus moi-même que je cherche, même si je considère que ce moi-même serait sans doute mieux accompagné d'une femme.

Autre possible interprétation : le bureau est l'endroit où l'on travaille et où, donc, je pourrais élaborer une représentation de ce qui est voilé, puisque c'est un bureau dans le théâtre.

Puisque je viens d'avoir une rencontre avec ma mère jeune, il se pourrait que cette femme floue qui m'accompagne soit ma mère. Je pense à ces images qui me restent de ces heures passées sur le pot à regarder la poussière danser dans le rayon de soleil tombant de la lucarne. Ma mère n'est pas présente dans ce souvenir, alors qu'elle devait bien avoir été là avant et après. A priori c'est plutôt de ces moments charnières que j'aurais dû me souvenir, car il y a interaction avec le désir violent de ma mère. C'est peut-être justement cette violence qui a occasionné le refoulement, ne permettant à la mémoire que de conserver ce qui semble le moins passionnant. Le bureau que je cherche est donc un lieu d'élaboration de ces souvenirs manquants à la conscience, mais présent dans l'inconscient, puisque, dans les faits du rêve, j'ai justement mis en scène, sous une forme voilée, cette exigence de ma mère.

Cela suppose une traversée du Réel enregistré à l'époque, mais ce n'est pas lui qui est le moteur du rêve. Je traverse cette foule dans une totale indifférence. Au mieux, il me fait penser à ces moments où quelqu'un, un étranger, sonnait à la porte. Avant d'aller ouvrir, ma mère tirait un paravent devant moi sur le pot, car ça se passait dans le couloir, puisque je n'avais pas de chambre. Je ne voyais donc pas non plus ces gens, qui ne sont restés pour moi que des voix dépourvues de sens, indice de gens dont j'étais bien heureux d'être préservé derrière mon cache. Ceux-là, je n'ai aucun intérêt à en trouver une représentation. Ce n'est qu'un décor non figuratif, au contraire du désir de ma mère, qui est bel et bien représenté, avec ses conséquences. Ce désir motive ma recherche ultérieure dans cet environnement où je suis perdu. Je crois que j'ai préféré me perdre dans le Réel plutôt que de rester face à la menace que représente le désir de ma mère. Ceci rejoint la remarque que j'ai déjà faite plusieurs fois : le refoulement originaire (Réel) qui vient au secours du refoulement proprement dit. La motivation de ce dernier tourne toujours autour de la castration : je quitte mon vélo avant de me confronter à ma mère, car je crains que, si je ne lui donne pas mon caca en guise de cadeau, elle va se venger sur mon zizi-vélo.

Tout ça explique l'épisode du rêve qui m'est revenu en premier.

Ce Paul Mercier, qui était mon directeur de mémoire en maîtrise de psycho, avait une apparence de gros bébé, en fait. Donc lui, c'est moi, bébé « en équilibre sur les fesses » sur la rambarde entre la représentation (la scène du théâtre) et, non pas le Réel, mais le spectateur que je suis qui est aussi metteur en scène. Celui qui en quelque sorte vient de trouver son bureau pour élaborer une mise en scène de l'impossible à supporter. Ce n'est pas le Réel, c'est la chute de moi dans la fosse, à entendre : la chute d'un caca dans le pot. La menace de ma mère n'est pas représentée comme une menace venant d'elle, mais comme une menace de mort que je me donnerais à moi-même. Je la reprends à mon compte cette menace devenue surmoi, afin de sauver la femme que j'aime, ma mère, qui ne peut pas avoir été méchante. La femme qui est partie, problème de mon ami-bébé qui pourrait justifier son « suicide accidentel », ce serait donc ma mère, celle qui est partie en me laissant sur le pot avec une menace de castration. Elle s'accomplit cependant, car la chute du caca dans le pot est assimilée à la perte du zizi, (caca = zizi vu la proximité des localisations corporelles) qui devient la perte du moi, car pas l'un sans l'autre.

C'est une vraie impasse cette histoire, car si j'accepte de faire caca dans le pot, pour la satisfaire, j'ai peur de perdre quelque chose de mon corps assimilable au zizi. D'un autre côté si je ne le fais

pas, elle va le couper, et dans les deux cas, la vie sans zizi, c'est la mort. Je suis perdant à tous les coups. D'où cette mention de mon ami-bébé, qui se déclare à plusieurs reprises désespéré.

C'est cela que je cherchais à mettre en scène. On voit que je n'y parviens encore que très partiellement, au prix de tonnes de maquillage, condensations et déplacements, et avec l'aide du Réel pour voiler ce dont il s'agit. Pas étonnant que ce soit appelé à revenir encore dans des rêves ultérieurs.

Un épisode oublié m'est revenu après coup. Errant dans la foule, j'entends la sonnerie du théâtre qui signe la fin de l'entracte. Je cours pour retrouver ma place dans la salle. Je me regarde courir, me découvrant habillé très élégamment, au contraire de ce que j'affectionne aujourd'hui, jeans et pull à col roulé. J'ai une chemise brune très claire, un pantalon marron un peu plus foncé, et des mocassins marrons munis de deux pompons de cuir sur le devant comme ça été la mode à une époque. L'unicité de la couleur représente bien ce qu'il faut représenter : de la merde, ce que je suis quand il faut se dépêcher d'accomplir les désirs de maman, quand elle m'a sonné. Les deux pompons sont les couilles de la chaussure qui est le phallus. Ainsi cette image met-elle en représentation l'équivalence triple : enfant = caca = phallus.

vendredi 13 décembre 2019